



**University of Kelaniya – Sri Lanka**  
**Centre for Distance and Continuing Education**

**Bachelor of Arts (General) Degree Third Examination (External) – 2019**

**December 2023**

**Faculty of Humanities**

**French**

**FREN - E 3025 - French & Francophone Literature (New syllabus)**

Answer one question from Part A and one question from Part B

Choisissez une question de la Partie A et une question de la Partie B

Number of questions: 04

Time: 03 hours

**Partie A - Littérature française (50 pts)**

Gustave Flaubert – *Madame Bovary*

Choisissez un extrait et fait une analyse littéraire.

- i) *Charles Bovary réfléchit sur sa mésaventure médicale et sur son destin malheureux.*

Bovary, pendant ce temps-là, n'osait bouger de sa maison. Il se tenait en bas, dans la salle, assis au coin de la cheminée sans feu, le menton sur sa poitrine, les mains jointes, les yeux fixes. Quelle mésaventure ! pensait-il, quel désappointement ! Il avait pris pourtant toutes les précautions imaginables. La fatalité s'en était mêlée. N'importe ! si Hippolyte plus tard venait à mourir, c'est lui qui l'aurait assassiné. Et puis, quelle raison donnerait-il dans les visites, quand on l'interrogerait ? Peut-être, cependant, s'était-il trompé en quelque chose ? Il cherchait, ne trouvait pas. Mais les plus fameux chirurgiens se trompaient bien. Voilà ce qu'on ne voudrait jamais croire ! on allait rire, au contraire, clabauder ! Cela se répandrait jusqu'à Forges ! jusqu'à Neufchâtel ! jusqu'à Rouen ! partout ! Qui sait si des confrères n'écriraient pas contre lui ? Une polémique s'ensuivrait, il faudrait répondre dans les journaux. Hippolyte même pouvait lui faire un procès. Il se voyait déshonoré, ruiné, perdu ! Et son imagination, assaillie par une multitude d'hypothèses, ballottait au milieu d'elles comme un tonneau vide emporté à la mer et qui roule sur les flots.

Emma, en face de lui, le regardait ; elle ne partageait pas son humiliation, elle en éprouvait une autre : c'était de s'être imaginé qu'un pareil homme pût valoir quelque chose, comme si vingt fois déjà elle n'avait pas suffisamment aperçu sa médiocrité.

Charles se promenait de long en large, dans la chambre. Ses bottes craquaient sur le parquet.

– Assieds-toi, dit-elle, tu m’agaces !  
Il se rassit.

Comment donc avait-elle fait (elle qui était si intelligente !) pour se méprendre encore une fois ? Du reste, par quelle déplorable manie avoir ainsi abîmé son existence en sacrifices continuels ? Elle se rappela tous ses instincts de luxe, toutes les privations de son âme, les bassesses du mariage, du ménage, ses rêves tombant dans la boue comme des hirondelles blessées, tout ce qu’elle avait désiré, tout ce qu’elle s’était refusé, tout ce qu’elle aurait pu avoir ! et pourquoi ?

ii) *Lors d’une visite chez le médecin, Rodolphe Boulanger voit Emma pour la première fois.*

Il fut bientôt de l’autre côté de la rivière (c’était son chemin pour s’en retourner à la Huchette), et Emma l’aperçut dans la prairie, qui marchait sous les peupliers, se ralentissant de temps à autre, comme quelqu’un qui réfléchit.

– Elle est fort gentille ! se disait-il ; elle est fort gentille, cette femme du médecin ! De belles dents, les yeux noirs, le pied coquet, et de la tournure comme une Parisienne. D’où diable sort-elle ? Où donc l’a-t-il trouvée, ce gros garçon-là ?

M. Rodolphe Boulanger avait trente-quatre ans ; il était de tempérament brutal et d’intelligence perspicace, ayant d’ailleurs beaucoup fréquenté les femmes, et s’y connaissant bien. Celle-là lui avait paru jolie ; il y rêvait donc, et à son mari.

– Je le crois très bête. Elle en est fatiguée sans doute. Il porte des ongles sales et une barbe de trois jours. Tandis qu’il trotte à ses malades, elle reste à ravauder des chaussettes. Et on s’ennuie ! on voudrait habiter la ville, danser la polka tous les soirs ! Pauvre petite femme ! Ça bâille après l’amour, comme une carpe après l’eau sur une table de cuisine. Avec trois mots de galanterie, cela vous adorerait, j’en suis sûr ! ce serait tendre ! charmant !... Oui, mais comment s’en débarrasser ensuite ?

Alors les encombrements du plaisir, entrevus en perspective, le firent, par contraste, songer à sa maîtresse. C’était une comédienne de Rouen, qu’il entretenait ; et, quand il se fut arrêté sur cette image, dont il avait, en souvenir même, des rassasiements :

– Ah ! Madame Bovary, pensa-t-il, est bien plus jolie qu’elle, plus fraîche surtout. Virginie, décidément, commence à devenir trop grosse. Elle est si fastidieuse avec ses joies. Et, d’ailleurs, quelle manie de salicoques !



## Partie B – Littérature francophone (50 pts)

Choisissez un extrait et fait une analyse littéraire.

i) Mariama Bâ - *Une si longue lettre*

Mawdo ne te chassait pas. Il allait à son devoir et souhaitait que tu restes. La petite Nabou résiderait toujours chez sa mère ; c'est toi qu'il aimait. Tous les deux jours, il se rendrait, la nuit, chez sa mère, voir l'autre épouse, pour que sa mère « ne meure pas » ; pour « accomplir un devoir ».

Comme tu fus plus grande que ceux qui sapaient ton bonheur !

On te conseillait des compromis : « On ne brûle pas un arbre qui porte des fruits ».

On te menaçait dans ta chair : « Des garçons ne peuvent réussir sans leur père. »

Tu passas outre.

Ces vérités, passe-partout, qui avaient jadis courbé la tête de bien des épouses révoltées, n'opérèrent pas le miracle souhaité ; elles ne te détournèrent pas de ton option. Tu choisis la rupture, un aller sans retour avec tes quatre fils, en laissant bien en vue, sur le lit qui fut vôtre, cette lettre destinée à Mawdo et dont je me rappelle l'exact contenu :

*Mawdo,*

*Les princes dominant leurs sentiments, pour honorer leurs devoirs. Les « autres » courbent leur nuque et acceptent en silence un sort qui les brime.*

*Voilà, schématiquement, le règlement intérieur de notre société avec ses clivages insensés. Je ne m'y soumettrai point. Au bonheur qui fut nôtre, je ne peux substituer celui que tu me proposes aujourd'hui. Tu veux dissocier l'Amour tout court et l'amour physique. Je te rétorque que la communion charnelle ne peut être sans l'acceptation du cœur, si minime soit-elle.*

*Si tu peux procréer sans aimer, rien que pour assouvir l'orgueil d'une mère déclinante, je te trouve vil. Dès lors, tu dégringoles de l'échelon supérieur, de la respectabilité où je t'ai toujours hissé. Ton raisonnement qui scinde est inadmissible : d'un côté, moi, « ta vie, ton amour, ton choix », de l'autre, « la petite Nabou, à supporter par devoir ».*

*Mawdo, l'homme est un : grandeur et animalité confondues.*

*Aucun geste de sa part n'est de pur idéal. Aucun geste de sa part n'est de pure bestialité.*

*Je me dépouille de ton amour, de ton nom. Vêtue du seul habit valable de la dignité, je poursuis ma route.*

*Adieu.*

*Aïssatou.*

Et tu partis. Tu eus le surprenant courage de t'assumer. Tu louas une maison et t'y installas. Et, au lieu de regarder en arrière, tu fixas l'avenir obstinément. Tu t'assignas un but difficile ; et plus que ma présence, mes encouragements, les livres te sauvèrent. Devenus ton refuge, ils te soutinrent.

ii) Camara Laye – *L'enfant noir*

La veille de mon départ, un magnifique festin réunit dans notre concession marabouts et féticheurs, notables et amis et, à dire vrai, quiconque se donnait la peine de franchir le seuil, car il ne fallait, dans l'esprit de ma mère, éloigner personne ; il fallait tout au contraire que des représentants de toutes les classes de la société assistassent au festin, afin que la bénédiction qui m'accompagnera fût complète. Telle était d'ailleurs l'intention dans laquelle les marabouts avaient ordonné cette dépense de victuailles. Et ainsi chacun, après s'être rassasié, me bénissait, disait en me serrant la main :

— Que la chance te favorise ! Que tes études soient bonnes ! Et que Dieu te protège !

Les marabouts, eux, usaient de formules plus longues. Ils commençaient par réciter quelques textes du Coran adaptés à la circonstance ; puis, leurs invocations achevées, ils prononçaient le nom d'Allah ; immédiatement après, ils me bénissaient. Je passai une triste nuit. J'étais très énervé, un peu angoissé aussi, et je me réveillai plusieurs fois. Une fois, il me sembla entendre des gémissements. Je pensai aussitôt à ma mère. Je me levai et allai à sa case : ma mère remuait sur sa couche et se lamentait sourdement. Peut-être aurais-je dû me montrer, tenter de la consoler, mais j'ignorais comment elle m'accueillerait : peut-être n'aurait-elle pas été autrement satisfaite d'avoir été surprise à se lamenter ; et je me retirai, le cœur serré. Est-ce que la vie était ainsi faite, qu'on ne pût rien entreprendre sans payer tribut aux larmes ?

Ma mère me réveilla à l'aube, et je me levai sans qu'elle dût insister. Je vis qu'elle avait les traits tirés, mais elle prenait sur elle, et je ne dis rien : je fis comme si son calme apparent me donnait réellement le change sur sa peine. Mes bagages étaient en tas dans la case. Soigneusement calée et placée en évidence, une bouteille y était jointe.

— Qu'y a-t-il dans cette bouteille ? dis-je.

— Ne la casse pas ! dit ma mère.

— J'y ferai attention.

Fais-y grande attention ! Chaque matin, avant d'entrer en classe, tu prendras une petite gorgée de cette bouteille.

— Est-ce l'eau destinée à développer l'intelligence ? dis-je.

— Celle-là même ! Et il n'en peut exister de plus efficace : elle vient de Kankan ! J'avais déjà bu de cette eau : mon professeur m'en avait fait boire, quand j'avais passé mon certificat d'études. C'est une eau magique qui a nombre de pouvoirs et en particulier celui de développer le cerveau. Le breuvage est curieusement composé : nos marabouts ont des planchettes sur lesquelles ils écrivent des prières tirées du Coran ; lorsqu'ils ont fini d'écrire le texte, ils l'effacent en lavant la planchette ; l'eau de ce lavage est précieusement recueillie et, additionnée de miel, elle forme l'essentiel du breuvage. Acheté dans la ville de Kankan, qui est une ville très musulmane et la plus sainte de nos villes, et manifestement acheté à haut prix, le breuvage devait être particulièrement agissant. Mon père, pour sa part, m'avait remis, la veille, une petite corne de bouc renfermant des talismans ; et je devais porter continuellement sur moi cette corne qui me détendrait contre les mauvais esprits.